

# 1

**S**e dressant face à son père, la tignasse rebelle, le menton relevé, la poitrine haute et appétissante, la cuisse musclée dénudée, le dos arqué, Pocahontas prononça les paroles fatidiques.

— Papa, je ne veux point de Kocoum dans ma couche, il a des allures de loukoum dans une bouche.

— Mais qu'est-ce que tu dis, ma princesse ? Il a les allures d'un guerrier et d'un doyen de faculté ! répliqua son père, estomaqué par l'audace de sa fille désobéissante.

— Papa, c'est mon cœur qui parle et je n'écoute que lui, la carrière n'est rien et Lapierre est tout !

— Diabliesse ! dit son père, quand je t'ai faite, j'avais donc la trique bien dure et le cerveau bien mou !

— Dans le cas de Kocoum, vois-tu, je crains que cela soit le contraire, mon cher père...

— Comment oses-tu ? Lui qui nous délivre l'enseignement de l'histoire de notre Amérique...

— Avec la faconde d'une vieille bique !

Pocahontas tourna les talons, et se dirigea vers l'arbre en carton, derrière lequel se dissimulait maladroitement John Smith Lapierre, affublé d'un chapeau ridicule et d'un kilt. Pocahontas le prit par la main et le sortit vigoureusement de sa cachette dérisoire. Elle l'entraîna vers son père, tandis que le pauvre garçon tirait sur son kilt pour dissimuler ses jambes. Pocahontas se planta devant son père et lui présenta John Smith.

— Voici, papa, l'homme de mes jours et de mes nuits, il n'a pas l'air bien dégourdi, mais l'air ne fait pas la chanson, et c'est de Serge Lama qu'il est au diapason.

À ce moment précis, vêtu d'une jupe tahitienne, surgit Kocoum le loukoum, animé des plus mauvaises intentions à l'encontre de l'Écossais de pacotille qui servait d'amant à la belle Pocahontas. Un roulement de tambour imité par trois étudiants salua l'arrivée du jaloux de service, qui eut bien du mal à faire entendre sa voix fluette en prenant la parole.

— Chef, mon maître, père d'une ingrate, moi qui me suis toujours dévoué à la tribu, il est légitime que je réclame maintenant mon tribut.

À ces mots, instantanément, le père de Pocahontas comprit à quel fieffé coquin il avait affaire.

— Voilà bien un imbu qui compare ma fille à un tribut, aurais-tu donc bu ? Tu n'es qu'un petit homme qui s'enivre après trois bières. Je ne donnerai point ma fille à un coléoptère.

— Merci, papa, dit Pocahontas soulagée, il ne mérite que tes épines et pas ma rose. Et si j'ose, c'est John qui sait le mieux s'occuper d'elle, et qui me donne des ailes.

À ces mots, la fureur marqua au fer rouge le visage de Kocoum, qui sortit un poignard de sa jupe, mais la dégrafa par accident, se retrouvant en caleçon, et mortellement atteint par le ridicule.

— Quitte la terre de notre peuple, infâme engeance, va enseigner chez les cagots, dit le père, l'index tendu vers l'horizon, tandis que Kocoum s'avouait vaincu.

Pocahontas enlaça alors son amoureux.

— Enfin, mon vigoureux, nous voilà unis pour la vie, et je constate qu'un kilt est bien trop court, pour dissimuler la force de ton amour !

L'historienne Laura Zante, assise au premier rang, ne cessait de pouffer de rire. *Ils sont quand même gonflés*, songea-t-elle, mais le choix de Miss Histoire 2019 pour l'incarner en Pocahontas était plutôt flatteur.

À ses côtés, son collègue et compagnon François Lapierre semblait contrarié, non pas par le sketch de la revue estudiantine qui parodiait les enseignants, il ne le regardait d'ailleurs que d'un œil, mais par le retard pris depuis le début du spectacle des étudiants en histoire de la prestigieuse Sorbonne, soit quarante minutes ! Le projet initial de Lapierre était compromis : assister à la revue bien gentiment, et prendre la poudre d'escampette *illico presto* pour un dîner digne de ce nom dans un bon restaurant, fuyant ainsi la ferveur et l'échauffement des sens de ses étudiants. Il était trop tard, il allait devoir subir la suite des festivités. Il craignait par-dessus tout la choucroute garnie prévue après la pantalonnade et le vin sous récipient en plastique moins cher que l'eau.

Et dire que ces jeunes gens pensaient faire une bonne affaire... Mais ils avaient un estomac de vingt ans et les compteurs à zéro.

Laura Zante, futée, donna un léger coup de coude à son voisin et se pencha vers lui :

— Arrête de ronchonner intérieurement, on ira au restaurant demain.

## 2

Il déplaça légèrement le cadre posé sur le buffet situé dans le hall d'entrée de sa demeure cossue du quartier de Georgetown à Washington. En réalité, c'était simplement pour toucher l'objet, selon un rituel quotidien, pour vérifier que son passé était bien là, palpable, pour exercer une pression sur son cœur et en faire sortir un peu de pus de tristesse. Ensuite, il respirait un grand coup, pinçait les lèvres et tournait la tête vers la porte d'entrée de la maison, ne croyant plus à son impossible ouverture, à une impensable surprise. Elle ne reviendrait évidemment jamais.

La photo avait été prise à New York dans la tour nord du World Trade Center, il venait la chercher pour un déjeuner-surprise. Le bureau de sa femme Helen était si haut perché, presque dans les nuages, ils en avaient ri, et c'était ce rire qui était immortalisé sur cette photo, quelques semaines avant le 11 septembre 2001.

Le général John Marshall Bedford, âgé de soixante ans, athlétique et élégant, atteint par une calvitie qui n'enlevait rien à son charme naturel, ne procédait à cette brève cérémonie que lorsqu'il était seul, ce qui arrivait de plus en plus souvent. Son fils Tom, un adolescent mince comme un fil, issu d'un deuxième mariage raté, avait quinze ans et cherchait à plein nez la piste d'envol, même sans le savoir, même en trimbalant ses gros godillots de randonnée pleins de boue dans le vestibule, ou en traînant ses pantoufles Mickey usées jusqu'à la corde dans le salon, à la recherche de son smartphone égaré un jour sur deux.

Et pourtant ce jour ne ressemblait pas aux autres. La main du général s'empara ensuite de la lettre officielle qu'il venait de recevoir, et qui lui provoquait une émotion bien différente, un sentiment de satisfaction profonde, celui d'une victoire chèrement acquise. C'était sa métaphore préférée, mais il était général dans l'armée de terre des États-Unis et l'assumait pleinement. Ce Virginien était issu d'une longue lignée de militaires qui s'étaient illustrés dans différents conflits, de la guerre hispano-américaine de 1898 à celle du Vietnam. Lui-même avait participé aux interventions en Irak et en Afghanistan. Il avait commencé ses études à l'École internationale du SHAPE près de Mons en Belgique, puis à l'université d'État de New York à Cortland où il avait décroché un diplôme en *National Resource Strategy*, puis un autre en *Logistic Management*, avant de rejoindre l'US Army. Homme intègre et très respecté, il avait mené sa carrière sans aucune ombre au tableau.

Cette lettre était déjà froissée, sort des missives lues et relues. Il ne s'habituaît pas au plaisir de la lire, de la déplier à nouveau, d'admirer le sigle imprimé sur une enveloppe qui ne finirait pas à la poubelle, mais serait pieusement conservée avec son contenu. Il décida de la relire encore une fois, et ses lèvres se desserrèrent, ses paupières se plissèrent, les échos du temps passé se mêlèrent au rythme de sa respiration. Il se préparait à faire une bonne action en offrant une nouvelle cohérence à ses propres héritages.

L'American Battle Monuments Commission avait donné son feu vert. Il n'y avait plus d'obstacle administratif à sa démarche, à l'aboutissement de sa quête.

Mais tout n'était pas réglé pour autant : il lui manquait un guide, un Européen parlant un meilleur français que le sien, susceptible de l'accompagner sur place, là-bas en Belgique, pour lever les dernières barrières, quelqu'un qui pourrait expliquer aux autorités locales ou aux médias le sens de son devoir de mémoire. Il avait bien vérifié, c'était dans la région francophone de Belgique qu'il devait se rendre, dans cette Wallonie qu'il avait un peu connue dans sa prime jeunesse. Il devait encore creuser ce point, même si son choix, fruit d'une sélection préalable et motivée, se réduisait maintenant à quelques noms d'historiens réputés, et d'historiennes, plus aptes et plus convaincantes à ses yeux en matière d'esprit de conciliation.

Le bus scolaire qui ramenait Tom fit entendre ses freins devant le domicile, il restait au général quelques

secondes avant l'ouverture sans tendresse de la porte d'entrée par un adolescent bouillonnant. Il allait d'emblée lui annoncer la bonne nouvelle. Sûr que Tom lui accorderait au moins un regard avant de cavalier dans l'escalier pour rejoindre sa chambre, au moins un.



Pamela Erskine dodelinait sur *Year of the Cat* d'Al Stewart, à moitié nue dans son petit appartement parisien situé rue de Turenne dans le Marais, à deux pas de la place des Vosges, ultime cadeau de sa mère décédée. C'était son refuge, car elle n'y vivait malheureusement pas à temps plein. Polyvalente, elle se déplaçait en fonction des besoins de l'empire international de la société qui l'avait embauchée.

Ce soir-là, elle n'avait plus rien de la fille sérieuse et impeccable en tailleur austère et chemisier blanc dévouée à son patron dont elle était l'attachée de direction. La jeune Écossaise de vingt-huit ans, abondante chevelure rousse et regard bleu cobalt, adorait le laisser aller de fin de journée. Célibataire endurcie, diplômée de la prestigieuse London School of Economics, belle comme un cœur et corps de rêve, souvent comparé à celui de Kim Wilde à l'époque de *You Came*, femelle alpha dans toute sa splendeur, elle avait décidé de se servir de tous les atouts dont elle pensait dispo-

ser, un cerveau, une capacité de séduction ravageuse, une ambition démesurée, une absence totale de scrupules, un égoïsme assumé. Elle avait forgé elle-même sa maxime de vie : « Pas d'attache, pas de cravache. » C'est elle qui choisirait ses amants et les palaces pour les consommer. Elle tracerait sa route et sa place au soleil l'attendait déjà.

Les glaçons de son whisky fondaient dans son verre, déposé près de son Surface Book 2 qui affichait une photographie haute définition de l'historien François Lapierre pêchée sur Google Images.

— À nous deux ! dit-elle à l'écran, en souriant.

Sa mission du soir consistait à entrer en contact avec le célèbre historien de la Sorbonne pour lui faire une proposition formulée par son patron. Elle devait rédiger un courriel convaincant. C'était la première fois qu'elle était confrontée à ce genre d'exercice et ça l'excitait beaucoup, le nombre d'historiens qu'elle avait croisés dans sa vie avoisinant zéro. Ce n'était pas son vivier, de trop petits poissons, et de surcroît très ennuyeux. Sans disposer de statistiques, elle ne pouvait que se fier à ses préjugés pour évaluer le caractère très relatif du potentiel de séduction d'un historien, dont l'utilité socio-économique était un complet mystère pour elle.

Mais son patron avait un projet et il fallait le servir. Il voulait organiser un séminaire d'un genre tout particulier pour les cadres de son entreprise, animé précisément par le professeur Lapierre. Elle rédigea son invitation d'une traite, habile dans ses tournures et ses arguments, avec pour point d'orgue une solide accroche financière. L'historien ne résisterait pas à cette invita-

tion, et encore moins quand il verrait l'autrice du courriel. Quel homme aujourd'hui disposant des ressources du Net ne cherchait pas à visualiser une correspondante inconnue ?

Elle appuya sur la touche envoi, satisfaite, et s'offrit une nouvelle gorgée de whisky.

C'est alors qu'elle vacilla, prise à la gorge, ravagée par une sensation d'étouffement. La pièce familière dans laquelle elle se trouvait se mit à trembler et le moindre objet, à vibrer. Une violente crise d'anxiété l'envahit. Son souffle se fit court, des mots qu'elle ne contrôlait plus s'échappaient de sa bouche en train de se tordre. Son rythme cardiaque s'envola, une suée lui trempa le dos et le front, et une peur indicible commença à lui dévorer le ventre. « Pas maintenant, non, pas maintenant ! » furent les derniers mots qu'elle prononça en étant pleinement consciente.